

Dublin, yeux

Un double-decker bus passe entre deux fleuves : le Liffey et une brasserie Guinness de Dublin. Il porte la photo des deux yeux d'une femme, simple publicité pour la bière irlandaise.

Mais quelle beauté dans ces yeux de tourbe, des yeux qui coulent avec leur fard et qui troublent la vue, qui parlent du vent des landes et du feu dans les pierres. Comme un sanglot salé de l'océan touchant la grève, gonflant le cœur, abreuvant l'homme et appelant les lèvres sur ces paupières. Comme une encre laissée libre de révéler par ses traces obscures tout ce qui est écrit, ailleurs que dans les livres, par d'autres que les hommes - au delà des prunelles des femmes, mais par elles d'abord.

Comme la cendre témoigne du feu qui fut et pénètre la terre afin qu'elle respire et connaisse la sagesse du noir, le message de l'ombre féconde.

Île des saints et des poètes.

Si l'Irlande est cette île des saints et des poètes, c'est qu'ils savent avec elle l'abandon aux grands vents, aux eaux d'en haut qui écrasent et qui sacrent ceux qui ne les refusent, qui éprouvent et abreuvant la soif que rien ici-bas ne saurait étancher que l'amour, qui laissent corps et âme comme après la

tempête épuisés mais empreints d'un mystère nouveau qui brille dans leurs yeux qui ne se tournent plus. (...) L'Esprit souffle où il vente, où les voiles l'attendent. L'eau baptise où il pleut, là où les mains se tendent. Connemara, tourbières. La terre qu'ils élisent est si mêlée à eux qu'on y marche sur l'eau plutôt que sur le sol, que s'envoler parfois y semble plus aisé qu'avancer. Qui saurait allumer un feu où règnent vent et eaux ? Pourtant, cette terre gorgée d'orages et de tempêtes est gardienne des flammes et chauffe tout un peuple. La tourbe est l'œuvre au noir, matrice du grand œuvre, qui accueille le Verbe et attend de brûler. Le saint et le poète ont ceci de commun qu'ils refusent les chaînes d'or pour des liens invisibles qui les relient enfin à l'au-delà du sens. Quand ils ont transformé leur vie en un bûcher des illusions, éteint toutes les braises dans le déluge de leurs doutes, et dispersé les cendres encore humides dans le souffle qui monte des montagnes écroulées, il leur reste une terre désolée, solitaire et aride, digne d'une malédiction, traversée par des vents comme des esprits fous ne pouvant se poser tant rien n'est demeuré. C'est alors que leur âme, cette plaine promise aux larmes et à la mort comme une femme stérile, se découvre soudain terre promise à une vie plus grande et enceinte d'un feu qui doit illuminer et chauffer tous les hommes.

Grace town bury, Glastonbury

Glastonbury. L'espérance ouvre les portes du possible. Ici affluent ceux qui, appelés par le mythe, par le souvenir, par la prescience ancienne de l'éternel retour, appellent à leur tour, à revenir, Arthur, un nouvel âge. L'or est déjà là, Lorelei pour certains, mais l'âge tarde encore, ne darde que des lueurs chez son peuple patient. Le puits du Calice où le Graal avait été placé par Joseph d'Arimathie, Pomparles Bridge où Excalibur aurait été jetée par un des chevaliers de la Table Ronde. L'abbaye de Glastonbury, un des berceaux du Christianisme celtique, foyer de connaissance, de charité, d'action, dernier vaisseau d'Arthur, peut-être et de Guenièvre, ne subsiste que par pans magnifiques, sur le vert de l'herbe tendre, et rien ne fait obstacle au ciel et à nos rêves. Tel est le mythe qui se donne par éclipses, ellipses, énigmes et paraboles, canevas de notes et traces pour notre quête qu'il n'offense par sa réponse, sur lesquels nous composons nos voies.

La colline du Thor et son unique tour est dédiée à Saint-Michel l'archange, après l'avoir été à Bel et Apollon, les vainqueurs du Dragon, du Serpent dont le labyrinthe hypothétique autour, où paissent des brebis en paix, est la trace dans ses terrasses. On fit de Glastonbury l'antique Avallon – lieu des pommes – lorsqu'on découvrit la tombe d'Arthur et de Guenièvre en 1191. Elle enseigne à plonger, scruter les profondeurs, sise dans le fond d'un ancien marécage, à s'élever, et c'est la Terre qui le permet.

Il faut entendre par là que c'est ce que nous faisons ici-bas, que c'est le sol sous nos pieds qui nous ouvre ce qui est plus profond ou plus haut.

Plusieurs arbres sacrés se tiennent en divers points ici. Leurs branches et leurs racines disent aussi cela. L'air et l'eau, une colline de terre et un soleil qui passe son temps à glisser entre nos nuages. On célèbre aujourd'hui en Orient, 31 juillet, la fête de Saint-Joseph d'Arimathie qui aurait planté ici son bâton d'aubépine sur la colline du Thorn, Wearyall Hill. Un petit arbre beau comme un cheval de vent, décoré de mille vœux colorés semblables aux dargah indiens - tombes soufies - se tient à son sommet, au sud, rappel au voyageur que l'oncle de Jésus faisait la route de l'étain entre le Proche Orient et l'Extrême Occident, que son neveu sans doute connut les Indes, que sa tombe est peut-être dans la plus musulmane de ses cités mythiques, Srinagar la Cachemirie. En posant mes pieds à Glastonbury, ma première impression est d'être à Bénarès, ou à Jérusalem, avec quelque chose dans l'air d'ouvert, joyeux, léger, tendre et possible de grand et d'évident aussi. Les gens s'y habillent et se comportent comme bon leur semble, comme leurs rêves le leur proposent. Ici fut peut-être édifiée la première église de l'île de Bretagne en 37 après Jésus Christ, par Joseph d'Arimathie, comme la première communion eut lieu en Gaule aux Saintes-Maries de la Mer.

Je découvre un peu plus tard une boutique : Kashi, c'est à dire Bénarès et le soir en rentrant à l'auberge,

je lie amitié avec Ram, bengali nutritionniste de New-York en voyage depuis sept ans... sosie pour moi de Babaji.

Le lendemain, nous assistons à un concert de musique indienne avec un sitariste indo-ardéchois et un tablaïste hindou.

*Cheval blanc, Uffington**

Mon ami australien en route vers Oxford me dépose non loin du site. Dans le hameau, une chaumière de type camarguais « Tamaris Cottage », en face dans le pré, des chevaux blancs.

Huit heures du matin. J'arrive au pied de la colline, traverse les restes adoucis du fort néolithique, la forme suggérée comme un temple dont le relief témoigne à peine de son ancienne vie, et monte vers le grand cheval de craie dans l'ébriété de l'émeraude fraîche de la terre et du gris généreux du ciel, l'eau promise d'une pluie encore retenue.

En haut, je me penche vers mon sac. Le temps s'abolira dans nos gestes amoureux. Affranchis, anoblis, adoués à nouveau par la Terre, nous lui tendrons encore la main pour un autre témoignage, un autre âge et lignage.

Bretagne

Puissance du granit, légèreté des fleurs, bonté des arbres... La pierre égrène les ères, les pétales comptent les jours, les couleurs et les arbres se

teignent des années. Maisons qui disent des traditions et des temps légendaires, la force des hommes et du roc, au cœur toujours changeant de toute création, où le vent, le ciel, la mer accomplissent leur œuvre de machinistes sans répit et l'homme doit devenir un et tout (...)

Harpe, Rennes, 2010

La noblesse véritable est descendue, invoquée par deux jeunes femmes ouvrant dans l'espace de la pièce ancienne, derrière ce café, un miracle, une scène au merveilleux que l'homme a oublié, ne signant autre chose que sa mort. Le breton résonne, langue incantatoire qui parcourt dans le même souffle les terres, la mer, le ciel, les braises et fait tressaillir les flammes. La vérité est là, tel est le sens de la vie : beauté, paix, noblesse, puissance, vision, et ce sont les vaincus qui la possèdent tandis que les vainqueurs festoient sur leurs âmes enterrées.

Poésie, Rennes, prairies Saint-Martin

Le poète parcourt le corps de la parole, étend son regard sur ses lignes, plaines, reliefs, courbes, ruptures, jusqu'au frémissement qui lui intime l'entrée dans la vie émue secrète où tout parle à ton âme, calame. La poésie, c'est l'instant à l'intérieur du temps où il se révèle ligne reliant toute chose, éternité intérieure, profondeur.

Nostalgie créatrice

Le sens de la nostalgie celtique est le réveil intérieur de l'élan vers le merveilleux, le relié, le vivant. Il doit fusionner avec la maîtrise et la patience qui permettront à ce souffle, à cette rivière, à ce feu, de couler à jamais en transformant avec eux l'être qui les languit. Arthur est parfois décrit comme un général britto-romain. Et cela signifie l'Union sacrée, contre la brutalité et la ruse saxonnes, du cœur et de la raison éclairée, les deux forces et génies alliés des Celtes et des Gréco-romains, au delà de leurs excès et de leurs torts historiques.

Flamenco, Saintes-Maries de la mer

Le Père en ouvrant la main droite fit partir de ses cinq doigts les cinq éléments. Et de la main gauche les cinq membres de l'homme : tête, bras, jambes, étoiles sur la terre, faites à son image. Et il lui dit : « Tu feras de cette poignée de sable, la Création, un hymne, et tu lui feras dire tout l'univers, »

Flamenco : un peuple qui ne se protège pas, qui ne s'attache pas, depuis des siècles, et accepte d'être le messager du vent, du doute, du goût du désespoir et de son dépassement. Comme la flamme qui ne doit pas s'éteindre.

Et à chaque camp qu'on laisse, un chant naît dans l'espace, mélange de larmes et d'horizon.

Rosace du cœur, corazon. Depuis des milliers d'ans, l'amour part du centre de notre être par des mots qui ne sont jamais les mêmes. Quand l'émotion

est trop forte, ils sont laissés derrière, et le chant de l'homme rejoint la monocordie apparente qui relie, profonde et très haut, le vent, les éléments qui glissent et n'articulent plus ce que l'on doit chercher en écoutant profondément leurs moindres inflexions, accords mineurs, comme on trouve des prises dans la paroi.

Le Levant est leur ancêtre, le Soleil est l'œil de leur aïeul, à l'Orient, leur évitant les Lorelei cendrées et le vent est leur père, ce sont eux qui soutiennent leur route.

Amplitudes, Saintes-Maries de la Mer

Homme-océan, chacune de tes pensées, chacune de tes paroles, chacun de tes actes est une vague depuis le grand large inconnu de leur unique origine qui vient lécher, mordre ou aimer les rivages du monde. Et comme une voix à laquelle on ne laisse pas la bride sur le cou, nos rêves ne font qu'émettre les babillements des eaux dans les digues trop étroites, loin des questions profondes et graves des grèves sans entraves, qui nous ouvrent les voies vers le son qui est si vaste, que le songe prolonge. On dit « la mer », « la plage », mais c'est le peuple des eaux, pèlerinage incertain de chaque gemme et sel qui vient baiser celui du sable en chaque grain.

Et cette caravane qu'est chaque onde quand elle touche au désert de la rive, dit « Ha » : « elle », dans la langue des fidèles outre-mer. Première délivrance, chez elle qui délivre ce son, car toucher au désert est

signe de sa mort, et n'est pas le mirage du vert fertile promis de la terre au-delà, des dunes et de l'eau douce.

Mesures-tu un instant, mesures-tu ce monde qui t'entoure, que tu enterres au linceul aux paupières tombales de tes yeux toujours humides pour l'hymen de la lumière, comme celle qui garde allumée sa lampe, que l'esprit soufflera avec sa flamme déclarée ?

Mont Paon

Calcaire. La poésie est l'espace immobile vibrant entre les atomes calmes. De ce temps arrêté qui est la marche du monde vrai se révèlent les poussières précieuses, les yeux brillants et mats des « choses », qui n'existent pas parce que tout est âme et langage. Calcaire, tu te souviens des mers ici encore avant les Grecs sur les flots au bleu inouï. Je sens cette gratitude pour ton grain qui retient le pas et la caresse, qui laisse l'eau douce dessiner ses chemins, la palette des lichens peindre par moments une genèse verte parmi d'autres, dans les vagues des arbres et des parfums.

Calcaire, l'onde marine retirée comme un voile inaugure, laisse ton blanc à l'œuvre, celle de la craie qui trace sans graver, laisse le vent l'effacer, tout ce qui enseigne l'homme, éternel enfant émerveillé sur le grand tableau vert des pins, des chênes, des cades et des siècles.

Sous la joie des disciples est le silence du maître qui sait, plongé dans l'océan en âge, mur.

Calcaire, es-tu en même temps que mont, monture douce des amours et voyages, simple métamorphose des chevaux de Camargue attendant que l'homme comprenne l'attente de leur traversée dans l'ascension qui révèle par la sueur, le sel, notre intérieure mer ? Les rocs du mont Paon m'évoquent des figures de proue et les têtes des coursiers blancs. Roche de lumière aimant le vent, l'eau, prenant les formes et écrivant les quêtes des hommes dans les plaines.

La paix garde les portes du miracle, des palais autant souterrains que sous-marins, et ultramarins. L'écume, le cheval, le rocher : le chemin doit se poursuivre par l'homme porteur du large et se souvenir vers les peuples au-delà. Peut-être les roches sont-elles des signes, les pages d'un livre où ceux-là écrivent leurs mythes et visions, qu'il faut relire et relier, comme les rives enfin d'un songe antique des dieux que les hommes acceptèrent : les bords du Graal, entre églises romanes de Jérusalem, calcaire provençal et falaises bretonnes. Si le Graal est d'émeraude, les forêts en attestent, et les chevaux piétinent.